

Fin de partie dans la Corne

PAR GHASSAN SALAME * LIBÉRATION 21/5/91

La guerre froide est bien terminée; la Corne de l'Afrique en est la preuve. Car s'il est un endroit au monde où les ravages du conflit Est/Ouest sur les peuples du Sud ont été exemplaires, c'est bien dans ce triangle de désolation et de famine qui réunit l'Éthiopie, la Somalie et le Soudan. Des ethnies noires, analphabètes et affamées, ont eu le privilège douteux de faire, à leur niveau modeste et à leurs dépens, la guerre grandiose qui opposait jusqu'à hier « les forces du socialisme et du progrès » au « monde libre ». Des murs de Berlin tropicaux les ont séparées, les prédicateurs zélés envoyés tantôt par le Peace Corps américain, tantôt par les entreprises d'exportation du marxisme basées à Moscou ou à Prague, les ont endoctrinées dans leurs respectives langues de bois, et des puissances mondiales ont établi des bases militaires sur leurs terres et dans leurs ports. De ce contact avec la politique internationale très idéologisée des quarante dernières années, ces ethnies sortent éberluées, encore plus affamées, meurtries.

Mais en s'effilochant, la guerre froide trahit ses moyens effectifs d'articulation avec les conflits du Sud. Car pour les potentats installés à Khartoum, à Addis Abbeba ou à Mogadiscio, l'essentiel était de conserver le pouvoir politique sur des sociétés fortement segmentaires. Les ethnies traditionnelles étaient naturellement en compétition pour les maigres ressources de la région. Les différences religieuses se sont ajoutées à ces divisions. Islam, christianisme et animisme rivalisent pour les âmes, et altèrent souvent l'homogénéité ethnique. L'émergence des États nationaux au XX^e siècle n'a guère arrangé les choses puisque, dans chacun de ces trois pays, le pouvoir dit « national » n'était qu'un voile bien transparent pour une hégémonie segmentaire : amhara-chrétienne en Éthiopie, tribalo-islamique en Somalie, islamo-arabe au Soudan. Les solidarités traditionnelles qui protégeaient les individus devaient disparaître au nom de la nouvelle citoyenneté nationale intégratrice, pendant que les clans qui avaient fait main basse sur le pouvoir, continuaient, eux, à jouir de la solidarité très tribale qui liait le potentat du pays aux membres de son propre clan, arrivés avec lui au pouvoir et à la richesse.

Du coup, la lutte pour le pouvoir, dans chacun de ces trois pays, devait se muer naturellement en une guerre civile, intertribale, interreligieuse et interrégionale à la fois. Le Soudan est ainsi ruiné, depuis son indépendance en 1956 par une guerre civile chaude entre un Nord islamisé, arabisé et hégémonique et un Sud africain, christianisme et dominé, une guerre qui s'est superposée aux inévitables luttes intertribales et dans le Nord et dans le Sud, sans compter la montée massive du mouvement islamiste qui ne pouvait qu'aggraver le clivage Nord/Sud. La Somalie, elle, a vécu pendant un bon quart de siècle sous la poigne de Siad Barré, dont le pouvoir était contesté par les tribus dominées, notamment celles du Nord somalien, Kalachnikov au poing (le président Barré avait nommé sa propre famille et des membres de son clan, les Waroud originaires de l'extrême-Sud, à pratiquement tous les postes utiles de l'État). L'Éthiopie est martyrisée, notamment depuis la chute du Négus en 1974, par toute une série de mouvements séparatistes dont les plus connus, mais non les seuls, sont les groupes érythréens et tigréens.

Face à cette guerre civile permanente, les potentats de la région ont cru trouver une formule magique : raccorder leurs positions de pouvoir à la politique internationale ; leur maintien au pouvoir en devenait du coup plus facile du fait de leur transformation de dictateurs tropicaux menacés par leurs propres sociétés, en honorables clients de quelque superpuissance. Leur survie dépendait de cette mutation. Plutôt que d'avoir à affronter seuls des contestations locales, ils ont artificiellement engagé des conflits

« régionaux » avec leurs voisins, presque en accord avec ces mêmes voisins. Il suffisait alors de faire de ce conflit régional un reflet local de la compétition Est/Ouest, un appendice africain de la guerre froide, pour bénéficier du soutien de Moscou ou de Washington, qui au nom de l'expansion du socialisme, qui sous le drapeau de la lutte contre l'influence soviétique dans le monde. Tout logiquement, des experts militaires, des livraisons d'armes et une aide financière furent la contrepartie matérielle de ces habiles mutations idéologiques.

Habiles parce que le soutien international à ces potentats servait moins à défendre les intérêts du « patron » international qu'à maintenir le « client local » dans son palais. Le conflit somalo-éthiopien pour le contrôle du désert inutile de l'Ogaden en est la parfaite illustration. Une revendication territoriale lancée en 1977 par les Somaliens se transforme en une guerre éphémère avec l'Éthiopie. Les Soviétiques accourent au secours du « socialisme » éthiopien pendant que les Saoudiens alliés aux Américains soutiennent le régime hier socialiste, devenu opportunément islamique, de Siad Barré en Somalie. D'où l'infusion parallèle de dollars et d'armes au profit des deux adversaires.

Ce que ces derniers en faisaient était intéressant. Entretenant le « conflit-régional-reflet-de-la-guerre froide », Somaliens et Éthiopiens se servaient de l'aide extérieure pour combattre effectivement leurs rivaux internes plutôt que leurs voisins et ennemis. Illusoire était le conflit régional, artificiel son raccordement avec la politique internationale, effectif, par contre l'usage du régional et de l'international dans la répression interne. Siad Barré et Mengistu ont joué cette partie d'ennemis solidaires pendant deux belles décennies, se maintenant au pouvoir en s'offrant en clients à la protection extérieure. En réalité, tous deux opprimaient leur peuple, l'affamait, le pillait. Soyons mesquins : l'un s'achetait aussi des fermes dans le Zimbabwe, l'autre préférait le Kenya, tous les deux appréciant les avantages du système bancaire suisse.

Pour leur malheur, la guerre froide est finie. Moscou n'est plus friand d'aventures africaines, les techniciens est-

allemands se recyclent comme ils peuvent, l'Italie a lâché
**La guerre froide
faisait aussi ses
heureux : les
dictatures
tribales
segmentaires de
la Corne de
l'Afrique qui
pouvaient utiliser
l'aide des
superpuissances
contre leurs
propres peuples.
A présent,
elles
s'effondrent
dans
l'indifférence
générale.**

Siad Barré et la Commission des appropriations du Sénat américain n'a plus assez d'argent pour arriver jusqu'à la lettre S, comme Soudan ou Somalie. Nos potentats sont dorénavant livrés à leurs inimitiés internes, et le jeu à somme nulle des guerres civiles sanglantes redevient *the name of the game*. Siad Barré est tombé à la mi-janvier sans même avoir droit à la première page des journaux, victime, tout comme le Tchadien Habré, de l'investissement médiatique dans Saddam. Il a été remplacé par un ramassis de mouvements tribaux qui, de querelle en scission, se font la guerre depuis le jour de sa chute. Avant Barré, le Soudanais Nimeyri, aussi bien que ses tombeurs civils avaient été balayés par des militaires islamistes qui n'ont qu'un contrôle théorique sur leur pays. Mengistu



est pratiquement encerclé dans Addis-Abbeba, le territoire éthiopien appartient déjà à une kyrielle de mouvements séparatistes.

C'est aussi cela « le nouvel ordre mondial » : des dictateurs qui disparaissent dans l'indifférence de leurs anciens patrons pour être remplacés par le chaos propre aux sociétés segmentaires mal policées. Il n'y aura jamais assez de gendarmes extérieurs pour donner un semblant d'ordre à ces chaos, ni d'ailleurs de motivation pour l'entreprendre : la Corne de l'Afrique est sans pétrole et le ventre de ses bébés est inesthétiquement gonflé par la faim. La guerre froide est morte, vive l'humanitaire.

***Chercheur au CNRS et professeur à l'Institut d'études politiques de Paris.**